

International Review of Community Development Revue internationale d'action communautaire



Apprendre l'insécurité... d'emploi Learning in a Context of Job Insecurity Aprender la inseguridad... de empleo

Janine Hohl

Number 8 (48), Fall 1982

Le chômage et les jeunes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1034798ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1034798ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (print)

2369-6400 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hohl, J. (1982). Apprendre l'insécurité... d'emploi. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (8), 83-90. <https://doi.org/10.7202/1034798ar>

Article abstract

Students in an Education Faculty discuss their work experiences and their hopes for the future as well as the lifestyles that are inherent in a situation of job insecurity. The article concludes with their reflexions on the role of their studies in a situation when jobs do not exist.

Apprendre l'insécurité... d'emploi

J. Hohl

Elles ont entre 20 et 24 ans, suivent une formation pour devenir enseignantes au pré-scolaire ou au primaire.

Il m'a fallu du temps pour les comprendre. D'ailleurs, cet article fait partie d'une démarche dans ce genre...

J'avais tendance à les comparer à leurs homologues d'il y a dix ans et me retrouvais alors dans la brume la plus complète. À cette époque, les étudiantes savaient à quoi elles se préparaient et les professeurs savaient en vue de quoi ils les formaient. Et l'on pouvait argumenter à l'infini sur le type de poste souhaitable, la manière d'occuper le poste, les variantes et les clivages dans la façon de s'acquitter des tâches inhérentes au poste. La formation, même la plus théorique, conduisait ultimement à une définition ou à une redéfinition du poste et les postes répondaient à l'offre. En parlant de l'avenir professionnel, on parlait de la réalité.

Mes étudiantes actuelles reçoivent une formation qui n'a guère changé dans ses contenus, qui trouve ses fondements et ses justifications dans ses rapports avec un marché de l'emploi d'avant la crise, comme si l'on se préparait encore à enseigner, alors que les postes sont maintenant pourvus et pour longtemps dans le secteur de l'enseignement.

Les enseignants universitaires peuvent se permettre de l'ignorer ; les étudiantes, elles, en ont une forte conscience et leur rapport aux études et à leur avenir individuel en est considérablement modifié.

Un nouveau rapport aux études

Derrière ce que l'on (je) qualifie parfois de manque d'intérêt pour les études, de refus de la théorie ou de la démarche intellectuelle, d'absence d'implication dans le travail se profile une manière d'être étudiante ou d'user de l'université qui correspond assez peu à ce que l'on assigne habituellement comme mission à l'institution universitaire et qui relève plus d'une fonction de garde(rie) que de médiation culturelle au sens traditionnel du terme. Je n'attribue aucune signification péjorative aux mots « garde » et « garderie ». Ils me sont utiles pour mettre l'accent sur le fait que dans l'évaluation de leurs études, les étudiantes accordent d'autant plus d'importance à leur vie présente, à leur satisfaction immédiate, aux relations établies au jour le jour que leur avenir professionnel et social est plus hypothétique.

— « *Ce que je cherche, ce n'est pas nécessairement une formation en vue d'un travail. C'est surtout m'enrichir, apprendre quelque chose qui va me servir à moi, chez nous. C'est pour ça que je suis si souvent déçue des cours. Il faut que j'apprenne quelque chose pour moi d'abord, puis ensuite pour un travail. Ainsi, je n'aurai pas appris pour rien si je n'ai pas de travail.*

On pense de plus en plus comme ça, nous, les étudiants. »

— « *J'évalue les cours d'après le feeling que ça me laisse. Si j'ai rien senti, si j'ai rien appris de nou-*

veau, alors j'ai perdu mon temps. Les connaissances importantes sont celles qui vont me servir tout de suite. Ça n'a rien à voir avec les cours théoriques ou pratiques. Je regarde si ça s'applique dans la réalité, dans le quotidien. Ça, tu ne peux pas le savoir d'avance en choisissant tes cours. »

— « Le professeur est aussi important à l'université qu'au primaire. Il faut que tu sentes qu'il s'intéresse à toi, à ce qu'il fait avec son groupe. »

— « Je vais prendre mon temps pour finir mon bacc. (1^{er} cycle universitaire). Toutes les choses intéressantes que je vais trouver, en termes d'emploi, de voyages, n'importe quoi..., je vais les prendre. Cet été, je pars à Banff (ouest canadien). Je ne sais pas si je reviendrai à l'automne. Si c'est intéressant là-bas, qu'est-ce que ça me donne de finir mon bacc au plus vite, s'il n'y a pas d'emplois... »

Une étudiante, parlant de ses compagnes d'études et assimilant une probabilité objective à un choix d'avenir, déclare :

— « Celles qui terminent leur bacc. parlent de continuer à étudier, ou de se mettre sur le chômage ou le bien-être social, ou encore de faire du jardinage ou de l'artisanat. Très peu pensent à oeuvrer en éducation. Elles ont une grande inconscience des réalités matérielles. Elles ont fait leurs études non pour travailler après, mais pour ce que ça donne, pour leur croissance personnelle. Beaucoup disent cela. »

Dans ce contexte, tel cours de phonétique en vient à représenter le comble de l'inutilité, voire de l'aberration, alors que dans une perspective « professionnelle », il se justifie par son insertion dans un ensemble qui tend à couvrir la totalité d'un champ scientifique.

Pourquoi s'encombrer d'un lourd bagage intellectuel ou technique pour entreprendre un voyage d'errant dans un univers social où les haltes sont plus le fait du hasard, de la débrouillardise que d'un choix où les compétences jouent un rôle décisif.

— « On ne peut plus trouver des jobs dans des entreprises. Il faut chercher des gens qui ont de l'argent et qui vont t'engager, comme baby-sitter, ou pour garder des vieillards... C'est par des relations, des connexions, du "pushing" que tu peux trouver quelque chose. »

— J'ai été hôtesse dans des mariages juifs, dans des synagogues. Tu places les gens aux tables, tu sers les repas. Ma tante faisait ça. »

Le vide devant soi

Ainsi, on « vit » une partie de son existence à l'université, comme on l'a vécu avant au collège, tout en répétant que « ce n'est pas une vie ». Faute d'emploi, on est même prêt à poursuivre sa formation, dans la recherche non pas tant de connaissances supplémentaires que d'un lieu pour survivre, pour ne pas se retrouver devant rien.

— « Mes parents sont découragés. On est quatre enfants ; les quatre, on nage dans le vide. Mon frère est parti en Thaïlande pour se redonner du « pep ». Mes deux autres frères n'ont pas de projets. Ils ne s'en mettent pas dans la tête pour ne pas être déçus. Ils sont encore plus malheureux que moi. Ils perdent l'intérêt à tout. Ils se laissent vivre. C'est triste de gaspiller des vies comme ça. Trois sur les quatre ont droppé au secondaire ; pourtant, on n'est pas un milieu défavorisé. »

— « Quant on a fini le bacc., on a un sentiment de vide devant soi. Continuer ses études, ça représente une fuite de l'avenir ; parce qu'on n'a pas d'autre place où aller. »

Le travail précaire

Les « jobs » alimentaires, elles connaissent ça. Au début, c'était pour gagner leur argent de poche qu'elles ont travaillé, puis dans des emplois d'été, de fins de semaines ou du soir pour payer leurs études. Elles ont tâté un peu de tout ce qui s'appelle travail non qualifié :

— « Pour garder des enfants, je cognais aux portes... J'ai fait des colliers de perles indiennes ; je les proposais à des boutiques d'artisanat à deux dollars le collier qui me coûtait cinquante sous. J'ai travaillé comme commis grade 1 à trier des dossiers. »

— « J'ai fait des travaux de bureau, du ménage. J'ai travaillé comme vendeuse, comme monitrice dans les parcs, l'été. C'était toujours du « cheap labor », pour me faire de l'argent. »

— « *Quand j'étais au CEGEP (collège), j'ai travaillé dans un bureau de crédit, puis à l'impôt provincial, à plein temps, le soir.* »

— « *J'ai travaillé dans une garderie pendant un été. Également comme caissière dans un Canadian Tire. J'ai été femme de chambre dans un hôtel en Alberta pendant deux mois ; il n'y avait pas de travail ici. On avait décidé avec un ami d'aller dans l'ouest en faisant du pouce. J'ai eu aussi un emploi au café étudiant du CEGEP, puis dans un centre pédiatrique pour enfants handicapés pendant un an. Ensuite je suis retournée dans l'ouest ; je ne voulais pas rester toujours à la même place. J'étais caissière et je faisais les nettoyages dans un restaurant.* »

De plus en plus, elles se font à l'idée que ce travail d'appoint, ces « à côté pour arriver », comme dit l'une, pourrait devenir leur « ordinaire ». Trois années d'études universitaires les feraient passer du statut de travailleuses non qualifiées au statut de travailleuses *déqualifiées* :

— *Un étudiant qui a terminé ses études : « Je fais de l'animation dans une école à temps très partiel. J'ai commencé aussi comme moniteur suppléant dans une garderie. »*

— « *J'avais travaillé dans un centre pour enfants handicapés. Je gagnais environ cent cinquante dollars nets par semaine. C'était un salaire très bas, pour un travail proche de celui d'éducateur — à part la rédaction des rapports. Je peux toujours retourner là. Tu rentres sur appel, à la journée.* »

Outre les problèmes matériels que leur pose cette éventualité, elles ressentent, de façon plus ou moins aiguë, que le travail *déqualifié* auquel elles seront astreintes s'exerce dans un milieu social qui n'est pas celui auquel elles aspiraient :

— « *Tu es moins avec du monde qui a les mêmes objectifs que toi. Tu parles moins des mêmes choses ; c'est plus restreint. Si je restais vendeuse, je garderais des contacts avec D. et M. (compagnes d'études).* »

C'est peut-être une des raisons qui explique aussi que bien des étudiantes choisissent de poursuivre des études, même à temps partiel : outre le vide à combler dont elles ont parlé, il faut trouver un moyen de rester en relation avec le réseau social auquel les études nous intègrent. Doit s'y ajouter également une angoisse de perdre cette « appartenance » acquise au cours des étu-

des, dont on sent que le travail routinier va nous exclure petit à petit.

— « *De toute façon, je ne suis pas capable de rester sans suivre de cours.* »

— « *J'ai une amie qui a fini son bacc. en éducation il y a un an. Depuis, elle travaille comme secrétaire. Elle panique. Elle dit que plus le temps passe, moins elle se sent capable de retourner dans le milieu de l'éducation. Ce sont des mondes tellement différents.* »

Non seulement les étudiantes envisagent de plus en plus cette reconversion et cette limitation brutale de leurs aspirations, mais elles commencent même à craindre de perdre leur emploi non qualifié.

— « *Quand j'ai commencé mes études en éducation, je me disais : je me retrouverai peut-être caissière ! Maintenant, je me dis que même ça, je ne pourrai plus le faire.* »

— « *Même dans le magasin où je travaillais, ils vont probablement fermer pendant l'été.* »

— « *Chez Steinberg (chaîne d'alimentation), la situation n'est pas très bonne. Les étés antérieurs, je faisais 36-37 heures par semaine. Cet été, je suis disponible à temps plein, mais je ne ferai que 20 à 25 heures, du jeudi au samedi. Il y a beaucoup de coupures de postes. Ils vont éliminer peu à peu. Je sens que je vais être éliminée. Je n'ai jamais été sans rien devant moi, mais maintenant mon emploi est en cause. Je mets une croix dessus. Quand j'avais la sécurité, je trouvais ce travail-là tannant. Maintenant que je vois des mises à pied partout, je commence à avoir vraiment peur de le perdre.* »

Du travail précaire au travail syndiqué

C'est avec ce bagage professionnel que mes étudiantes entreprennent leurs stages en milieu scolaire.

Elles découvrent là bien moins un lieu d'application des connaissances acquises à l'université ou d'expérimentation pédagogique qu'un *milieu de travail* dont le personnel est à leurs yeux très âgé, installé, protégé syndicalement, qui jouit de hauts salaires et a souvent jumelé sécurité d'emploi et immobilisme professionnel.

Pour toutes, le choc est rude. Certaines se rebellent, recherchent d'autres modèles en tentant d'être acceptées dans de rares écoles alternatives ou en se

tournant vers les garderies, moins institutionnalisées, mais où les salaires sont sans commune mesure. D'autres s'assimilent, se « socialisent » aux règles scolaires et adoptent rapidement les modes et discours ambiants. Pour elles, c'est le retour à l'université qui s'avère un cauchemar, convaincues qu'elles sont désormais que la seule formation nécessaire est un stage prolongé qui leur laisserait le temps de maîtriser les rites pédagogiques, de connaître les programmes par l'usage et d'acquérir la « manière » de parler aux enfants et des enfants pour se faire reconnaître par les enseignantes en place. D'autres enfin déclarent résolument que les choses changeront dans le milieu scolaire quand « on » laissera la place aux jeunes, et elles comptent bien l'occuper, cette place, même s'il faut y mettre le temps et entrer par la petite porte de la suppléance à la journée ou du travail en banlieue ou en milieu rural exigeant de longues heures de transport à leurs frais.

Une culture de l'expérience propre

Au fil des échanges sur les « conditions » de vie présentes ou anticipées de mes étudiantes se dessinent des « modes » de vie spécifiques, qui relèvent parfois de la résignation, d'autres fois d'une ascèse économique réaliste, voire d'une éthique de l'auto-limitation de la consommation. On n'escompte plus des salaires de professionnel et l'on envisage ou l'on « choisit » un style de vie cohérent avec la nécessité de réduire ses besoins.

L'argent et la consommation

— « L'argent, c'est vraiment un problème, mais j'ai été habituée 'cassée' (sans argent), j'arrive à vivre 'cassée'. »

— « Je vis avec très peu d'argent. J'arrive très difficilement... je ne pourrais pas le faire des années de temps. »

— « L'argent, c'est important d'en avoir pour vivre, mais je ne ferais pas une course à l'argent. C'est plus important de faire quelque chose que j'aime. »

— « Je pourrai me débrouiller avec peu d'argent. Actuellement, j'ai une sécurité parce que je vis chez mes parents. Si ce n'est pas mes parents, ce sera mon Assemblée (religieuse) qui y pourvoira. »

— « J'ai un ami instable lui aussi : il peint des maisons l'été, donne des cours de ski l'hiver. Il étudie en éducation. Je suis prête à le suivre ici ou là, si c'est quelqu'un que j'aime. L'argent, ça aide, c'est sûr, mais... l'important, c'est où je mets mes priorités. »

— « Je ne veux pas en venir à me créer trop de besoins. Je veux continuer à voyager, mais par mes propres moyens, sans aller dans les hôtels. »

— « J'aimerais avoir assez d'argent pour vivre comme du monde, pour avoir une petite maison. Je vois une maison qu'on se ferait nous-mêmes : pas de murs, pas de cloisons, un foyer au milieu... On mettrait les murs au fur et à mesure. »

— « Heureusement, je suis deux ! Mon ami a plus de débouchés. Que l'un ou l'autre soit payé, c'est équivalent. On s'entraidera. Ça n'a pas d'importance, pour nous. Ce n'est pas une dépendance. J'envisage un avenir de non-consommation. De toute façon, ça fait partie de mes principes. Mon ami et moi, on est prêts à ça. On met l'accent sur la coopération. On est un petit groupe. On s'organise de mieux en mieux. On se prête des autos, on voyage ensemble, on partage une terre... Ça baisse la consommation totale. On espère beaucoup là-dedans. C'est un des grands principes de l'agriculture biologique.

La région où on habite est plus propice à ça que Montréal. Les petits villages ont une approche plus communautaire ; les contacts sont facilités, les structures moins complexes. Dans notre région, il y a beaucoup d'expériences de cultivateurs qui se prennent en mains dans ce sens. À Montréal, tu es tellement sollicité, divisé. Tu te réfugies dans l'individualisme. »

— « J'aimerais m'acheter un terrain dans le creux des creux des Laurentides, loin de la civilisation, me bâtir une petite maison et rester là à l'année. En ville, on est pogné dans un engrenage, comme dans un travail à la chaîne. J'ai toujours l'impression de perdre mon temps, alors qu'à la campagne, je peux rester une journée sans travailler et je n'ai jamais l'impression de perdre mon temps.

Je survivrais par mes propres moyens ; je ferais des conserves, je chaufferais à l'énergie solaire.

Et à travers tout ça, j'essaierais d'enseigner en campagne.

C'est quasiment utopique : je ne me vois pas arriver à ça ; il faudrait ramasser de l'argent. Les gens de mon entourage réussissent à peine à survivre. Ils ne vont pas loin avec ce qu'ils gagnent.

Mes parents, eux, ont une maison et ils ont pu s'acheter un chalet en voyage de noces ! Moi, je veux juste le chalet et je ne pourrai même pas me l'offrir pour vivre, alors qu'eux, ils l'ont pour leurs loisirs.

Ils nous ont développé ce goût de la campagne, et maintenant, on ne peut le satisfaire.

Ils ont été en prospérité. Nous on est en crise ! »

Le voyage

Pour nombre des étudiantes qui participent de cette nouvelle culture ou de cette « culture de la crise », les voyages jouent un rôle important. Affirmer dans leur cas qu'ils « forment » la jeunesse n'a rien d'un lieu commun.

— « *J'ai été tellement habituée à la sécurité... Le fait d'aller en voyage, de vivre au jour le jour m'a aidée à moins planifier à l'avance, à moins me soucier du lendemain.*

Tu t'en vas tellement dans le vide... L'avenir, c'est un vide. Le voyage me montrait qu'il faut prendre le vide comme il vient. »

Il est certain que l'éducation familiale et la fréquentation scolaire, de la maternelle à l'université cultivent peu ces dispositions à transiger avec le vide. Force leur est donc de prendre leur formation sur le tas...

Et le conflit des générations ?

La plupart des étudiantes décrivent des rapports positifs avec leurs parents. Nécessité oblige, pourrait-on dire, car plusieurs d'entre elles vivent chez eux, faute d'autonomie financière.

Autre élément d'entente ou de rapprochement : il n'est pas rare que parents et enfants fassent en même temps les frais de la crise économique et partagent un désarroi semblable face à l'avenir :

— « *Mon père et mes deux frères, les trois hommes de la famille ont perdu leur emploi en l'espace de trois mois. Mon père avait 54 ans. Il était gérant. Eux autres (la génération de ses parents), ils n'ont jamais prévu ça. »*

— « *Mon père était chef de service dans une manufacture. Il a ouvert sa propre entreprise. Maintenant, il est très inquiet de l'avenir. Il m'a dit : —*

Prends la première job que tu peux décrocher. Ma mère, elle, m'a dit : — Ne t'occupe pas des jobs. Tu veux continuer tes études, vas-y. »

— « *Mon père travaille comme cadre dans le milieu de l'enseignement. Il a toujours eu une augmentation de salaire régulière. Tout à coup, il pense qu'il va perdre sa job dans les années à venir. En 85, il sera peut-être sur le chômage. Mes parents ont peur de devoir se restreindre. Ma mère s'en fait beaucoup parce qu'il ne me reste presque plus d'argent. »*

C'est avec les plus jeunes qu'elles semblent ressentir surtout le fossé entre les générations :

— « *J'ai des relations avec des gens plus âgés, mais avec des plus jeunes, non. Je sens les jeunes plus désespérés. Le mouvement punk et new wave exprime cela : « Je sais que je suis pognée dans le système et que je ne peux rien faire »... C'est de cette stérilité-là que souffrent les plus jeunes. »*

Dans l'ensemble, ce qui me frappe dans ce que les étudiantes disent d'elles-mêmes, c'est la vision individualisée qu'elles ont de leur situation, de leur avenir, de leurs choix, de leurs rapports avec leur propre groupe d'âge ou avec les autres. Manifestement, elles ont beaucoup de points en commun, mais elles ne participent pas d'un « mouvement » dont la dimension collective serait perceptible. Les solutions qu'elles cherchent à la pénurie d'emploi sont individuelles, elles aussi.

Ce qui est vrai de leur identité de « jeunes » l'est aussi de leur identité de femmes. Si à l'occasion elles mentionnent qu'elles ne veulent pas être comme leurs mères et dépendre financièrement d'un homme, ou encore qu'elles ne tiennent pas à se marier, elles ne réfèrent jamais au mouvement féministe comme tel, comme le font beaucoup plus systématiquement des femmes de 30 ans et plus de milieu équivalent.

Ces constatations sont d'autant plus surprenantes que le travail précaire et le non-emploi frappent massivement les jeunes et sont en même temps un problème qui touche sélectivement les femmes.

Paradoxalement, c'est un étudiant qui a mentionné l'importance du sexe par rapport aux espérances d'emploi en éducation :

— « Là où j'ai étudié, il y avait 10 gars et 50 filles. Les 10 gars et 3 filles ont trouvé de l'emploi. Je connais deux des gars. Les deux se sont placés tout de suite parce qu'ils étaient des gars. La directrice d'une école a dit à l'un : pas besoin de voir ton bulletin. On t'a engagé parce que tu es un homme. »

Obtenir l'emploi console-t-il de ne le devoir qu'à son sexe ?

La valeur « travail »

Si les étudiantes baignent dans une « culture » du travail précaire et dans les modes de vie qui y sont attachés, elles développent parallèlement une idéologie du travail comme moyen essentiel d'accomplissement de soi.

— « Pour moi, le travail, c'est fondamental. J'ai des buts. Je trouve important de les atteindre. »

— « Je ne veux jamais arrêter de travailler, c'est-à-dire d'être avec du monde, d'avoir des relations avec des enfants et des adultes. Je me sers du travail pour arriver à cet objectif. »

— « Le travail n'est pas à part de ma vie. Les relations avec les personnes, je les rencontre dans mon travail. »

Ainsi de suite, les unes après les autres insistent sur la place prépondérante et la valeur qu'elles accordent au travail dans leur vie.

Une d'entre elles inscrit le travail et sa vie personnelle dans une problématique de recherche-action :

— « Le travail, c'est la réalisation concrète de toi-même, la pratique de ta théorie. Tu travailles puis tu crées, tu réfléchis, comme dans la théorie de la recherche-action.

Ne pas avoir de travail, ça arrête mon évolution sphérique. Je suis en morceaux, déséquilibrée, incomplète à cause de ça. Le véritable sens des mots vient de la pratique, de même que la pratique doit être théorisée. Je n'ai pas accès à cette boucle-là.

Évidemment, je peux trouver des alternatives non payantes (artisanat, art, etc.), mais comme j'ai choisi l'enseignement, ça me brime dans l'accomplissement de moi-même. »

Une aute situe le travail dans un ensemble polarisé autour des relations humaines :

— « Pour moi, le travail, ce n'est pas le plus important. Ça l'est dans la société à cause des

valeurs matérielles, des besoins qu'on se crée. Si on pouvait travailler à demi-temps, c'est ce que je ferais.

Les loisirs, le sport, l'artisanat, la lecture, la musique, les voyages, c'est aussi important pour moi. Dans tout ça, ce sont les relations humaines que je vais chercher. En fait, le travail n'est pas vraiment à part, à l'école. Il me fait me découvrir moi-même. »

Ce qui est clair, c'est qu'on ne parle pas ici de n'importe quel travail. Le travail que l'on valorise, c'est celui qu'on a choisi et qui a partie liée avec l'éducation.

Une étudiante attribue une valeur au travail quel qu'il soit :

— « C'est important de faire plein de choses. Si je ne peux pas avoir d'emploi dans l'enseignement, j'aurai eu la chance d'avoir fait tous les métiers du monde. Je n'aimerais pas me réveiller à 40 ans et me dire que je n'ai fait qu'une chose. Le dicton « 56 métiers, 56 misères », ce n'est pas vrai. Plus tu sais faire de choses, plus tu peux te débrouiller. Ça t'enrichit pareil. Ta capacité de t'adapter à différentes situations se développe bien plus. Il faut être capable de faire n'importe quoi, ne pas avoir peur... »

Pour la plupart, c'est la qualité du travail qui prime et elles comparent toujours leurs emplois « temporaires » avec le « vrai » travail qu'elles souhaitent accomplir en éducation.

— « J'ai travaillé trois mois dans un entrepôt de pharmacie ; quatre mois, j'aurais pas été capable... C'est surtout l'enseignement qui m'intéresse. Quand tu l'as dans la peau ! »

— « J'ai travaillé comme caissière dans une banque pendant deux ans. C'était très « platte ». Mon choix, ça a toujours été l'éducation. J'aime beaucoup travailler avec les enfants. »

Cette dernière phrase est d'ailleurs un leitmotiv des étudiants en éducation. La qualité du travail l'emporte sur le salaire quand il s'agit de faire des choix (hypothétiques, évidemment ; on se situe au niveau des valeurs affirmées, à défaut de choix réels) :

— « J'aimerais bien gagner 25 000 \$, mais j'aime mieux faire 15 000 \$ dans quelque chose que j'aime que 25 000 \$ dans quelque chose que je n'aime pas. »

Elle l'a même emporté pour certaines dans le choix des études, alors que deux voies s'offraient, l'une prometteuse d'emploi mais impliquant un travail « stressant » et valorisant la productivité, l'autre passant plus pour un « milieu de vie » mettant l'accent sur la personne.

— « *Au collège, j'étais en administration. Ma famille savait qu'il y avait des débouchés et m'encourageait fortement à continuer. On faisait surtout de la comptabilité. J'aimais ça. J'aime encore beaucoup les chiffres. Mais je n'aime pas le bureau, le 9 à 5. C'est froid. J'ai besoin de plus de contacts. Et puis, on était tellement stressés. C'était très compétitif; il y avait beaucoup de tricherie; c'était contre mes principes.*

J'ai décidé de m'en aller avec les enfants. J'avais le goût d'enseigner. Je gardais des enfants pour le plaisir, gratuitement. En éducation, je me sens dans mon domaine. Et puis, je tombais dans un climat tellement détendu; plus autonome aussi. Ce n'était pas difficile de s'adapter. J'ai aimé le pavillon Lafontaine parce qu'il y avait le parc en arrière. Le monde était sympathique. On s'est vite regroupées. Ça a un impact... »

Travailler ou aimer les enfants

Avec une grande unanimité, les étudiantes considèrent le travail en éducation comme un travail dans lequel elles pourront se réaliser et vivre des relations humaines enrichissantes, même si leurs expériences de stage les ont mises en contact avec des enseignantes qui, pour un bon nombre (et pour des raisons qui ne peuvent être explicitées ici), ont développé un rapport à leur tâche beaucoup plus distancié, moins idéalisé et médiatisé par des normes et un contrat de travail.

Que cette vision du travail se situe en dehors des rapports sociaux, qu'elle se projette dans un avenir suffisamment mythique pour ne pas encourir la confrontation avec la réalité n'a pas de quoi surprendre.

Comment pourrait-il en être autrement? Par quoi remplacer les places qui objectivement font défaut sur le marché de l'emploi sinon par le développement d'utopies ou de rêves :

— « *Avec les enfants, je peux être spontanée. C'est comme un pays de rêve.* »

Sur ce fond d'espoir se greffe la croyance qu'après tout, en éducation comme ailleurs, les meilleurs s'en sortent.

— « *J'essaie de ne pas trop me démoraliser. Je ne veux pas me rentrer dans la tête que je ne trouverai pas de job, parce que là, tu ne t'en trouves pas!* »

— « *Je vais réussir à me placer en éducation. J'ai toujours été chanceuse pour me trouver des emplois. Je trouve les étudiantes très pessimistes. Si elles partent défaitistes, elles ne trouveront jamais rien. J'ai des amies qui se sont placées. Je ne vois pas pourquoi je n'y arriverais pas.* »

Paradoxalement, dans un secteur où l'université a pour ainsi dire renoncé à exercer une sélection basée sur le contrôle des connaissances et des compétences, on en reviendrait à la sélection dite « naturelle » où le plus fort (c'est-à-dire la plus tenace, la plus dynamique, la plus convaincue, selon les représentations des étudiantes) survit.

Une étudiante manifeste son étonnement et son désarroi devant cette lutte que personne ne l'a préparée à mener :

— « *En commençant mes études, je me demandais si j'y arriverais, si je réussirais. Je m'attendais à quelque chose de dur, qui me donnerait un papier, puis un emploi. En fait, ce n'est pas d'avoir le papier qui est difficile. C'est après.* »

Des stratégies de survie

Comment affronte-t-on l'avenir quand on a entre 20 et 25 ans en 1982?

On l'a vu, en faisant d'abord la chasse aux emplois intérimaires dans l'enseignement, puis aux emplois non qualifiés. En réduisant ses besoins. En intériorisant une ascèse économique qui consiste à s'exclure le plus possible du marché des biens de consommation.

Mais aussi en contrant les stratégies syndicales de contrôle des postes par la recherche de contrats temporaires dans les rares failles que laissent les institutions publiques.

Également, pour un certain nombre d'étudiantes — mais cela ne se dit pas clairement dans la mesure où il ne s'agit pas, en général, d'un calcul cynique —, en s'attachant à un homme qui a des chances d'emploi.

Un bon nombre envisagent l'exil :

— « On peut trouver des places, si on est prêtes à s'éloigner. Par exemple dans les réserves indiennes. »

— « S'il le faut, j'irai dans les territoires du Nord ou dans des lieux comme Haïti ou en Afrique, où l'on a besoin d'enseignants en français. Mais en espérant revenir. »

Plusieurs prévoient en même temps une stratégie de repli, au cas où elles perdraient toute forme d'emploi rémunéré ou en attendant celui-ci :

— « Je ferai du crochet, de l'artisanat. »

— « Je referai des colliers, des lampes en papier de riz, des émaux sur cuivre. »

— « J'ai des amies qui parlent de se mettre en affaires. Je peux les aider à démarrer. »

La recherche de l'auto-suffisance peut dépasser le pis-aller et revêtir la forme d'un projet « alternatif » :

— « Je vais travailler dans un regroupement écologique pour ouvrir une école de la nature. Ce sera beaucoup plus à titre de bénévolat ou de projet de recherche que d'emploi. »

Vivre sur l'espérance

Au terme des entrevues sourd une révolte. Qui se brise contre... personne, contre une situation difficile à vivre, qu'on ne sait à qui imputer et qu'on ne cherche pas à analyser.

Parfois, le désespoir ou la désespérance pointent sous les messages d'espoir :

— « Quelquefois, je suis démoralisée. J'ai des moments où je voudrais tout lâcher. Ça me révolte un peu, la situation, l'industrialisation, tout ça... On est beaucoup à avoir des besoins et il n'y a pas assez d'emplois pour satisfaire ce monde-là.

Je me sens très ignorante en politique. Je commence à m'en préoccuper plus. Tout le désordre écologique, ça me préoccupe. J'ai l'impression que la société ne peut plus évoluer. Ça va sauter... »

— « On n'est pas désespérées, mais on sait que l'avenir ne sera pas facile. Je me pose quand même la question de savoir si c'est un optimisme aveugle. »

Une étudiante exprime en des termes bouleversants comment l'espérance est promue pour sa génération au statut de mode de vie, au même titre que le chômage ou le bien-être social :

— « Je vais sûrement avoir ma chance. Si ce n'est pas maintenant, ce sera dans deux ans, dans cinq ans, dans dix ans.

On vit tout le temps sur l'espérance... »

* * *

Outre toutes les étudiantes que j'ai côtoyées ces deux dernières années, je remercie très particulièrement

Luce Balthazar, Jacques Emond, Carole Gagné, Marie Larivière, Dominique Mainville, Chantal Savaria, André Sénécal, Diane Saint-Louis

qui se sont exprimées longuement et m'ont permis de dégager ces éléments de réflexion.

Janine Hohl

NOTES :

¹ Quand je parle dans ce texte de « mes » étudiantes, ce n'est pas par prétention de possession, mais pour limiter la portée de mes remarques : je fais référence aux étudiantes que je connais. J'ai retenu de leurs témoignages les éléments que j'estime révélateurs de tendances qui dépassent les cas particuliers, mais elles ne sont aucunement représentatives au sens statistique du terme.